

temps, soit en marche, soit en cantonnement, logés et même nourris dans les auberges. Les plus célèbres publicistes du dix-huitième siècle regardaient le mélange continu des hommes de guerre avec les citoyens comme un préservatif aux dangers qu'entraînent la permanence obligée et l'augmentation de l'armée. Dès l'année 1791, le ministre Pitt, sous des prétextes frivoles de discipline intérieure et d'économie, obtint de bâtir des casernes près de la capitale. Plus tard, la crainte de la descente fit concentrer les troupes sur les côtes, et on fut obligé d'y construire de vastes logemens. Les agens de l'autorité exécutive n'ont pas manqué de constituer en régime définitif une dérogance aux anciens usages commandée par le besoin du moment. Maintenant, l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie anglaises presque entières, vivent séparées du peuple dans des casernes dont quelques-unes sont bâties à l'entrée des landes. Un office administratif, sous le nom de *barrack department*,

est chargé de la construction, de l'ameublement et de l'entretien des casernes, et absorbe annuellement une portion du revenu public suffisante pour l'établissement militaire d'une puissance du troisième ordre.

Le Roi est le chef suprême de l'armée comme de l'État; mais, dans l'État, il ne fait que ce que la loi lui permet. Dans l'armée, il peut se permettre tout ce que la loi ne défend pas. Ce pouvoir, de peu de considération au temps de Marie et de Guillaume III, lorsque l'armée était de quinze ou de dix-huit mille hommes, est devenu exorbitant depuis que l'accroissement des forces de terre et l'agrandissement de l'empire ont décuplé le patronage de la couronne. La prérogative royale a été forcée, pour se conserver intacte, de se modérer elle-même par des réglemens fixes et inviolables comme la loi, et de se fondre dans l'intérêt de la classe dominatrice. Pénétrés de respect pour leur chef auguste, les officiers et même les soldats savent cependant que le Roi n'est ni

la seule, ni même la première autorité du royaume; si jamais ils l'oubliaient, l'acte par lequel ils existent en corps viendrait à propos, au commencement de chaque session du Parlement, pour les en faire ressouvenir.

L'armée anglaise se distingue entre toutes les armées du monde, par sa déférence envers le pouvoir légal. Ce sentiment honorable l'accompagne partout, et on a vu des militaires prévenus de crimes, se soumettre sans murmures à la juridiction des tribunaux des peuples conquis. Dans leur pays, les officiers ne paraissent en public avec l'uniforme et les décorations, que lorsque le service les y oblige. Tout leur dit qu'ils sont citoyens avant d'être militaires. Le moindre dizenier, *tithing-man*, de paroisse passe, quand il le veut, la revue d'un corps avant de lui distribuer des billets de logement. Les régimens ploient les drapeaux et font taire les tambours quand ils traversent la cité de Londres; il n'en est pas ainsi dans la partie occidentale de la ville. Là, au grand

regret des amis de la liberté, les corps-de-garde et les casernes s'étendent comme une lèpre. Au moins, jusqu'à ce jour, les hommes armés sont modestes et inoffensifs. Un factionnaire hargneux, défendant son terrain, et qui s'imaginerait représenter le monarque, ne tiendrait pas un quart-d'heure dans les rues de Londres.

Comme l'armée est en dehors de la constitution, ses chefs n'ont point de rang assigné parmi les fonctionnaires publics, et on ne s'avise jamais de mettre la hiérarchie militaire en regard de la hiérarchie civile. Tous les officiers sont admis à la cour du souverain; mais, dans l'ordre des préséances, le fils dernier du dernier baronnet ou bachelier des trois royaumes passerait avant un maréchal, si celui-ci ne possédait pas d'autre titre de supériorité indépendant de son grade militaire.

L'ARMÉE se recrute par l'enrôlement volontaire. A cet effet, le territoire de la Grande-

Bretagne et de l'Irlande est divisé en arrondissemens, *recruiting districts*, auxquels sont affectés des officiers et des sergens recruteurs détachés des régimens. Ces derniers, renommés par leur subtilité, ont particulièrement occasion de l'exercer dans les grandes villes manufacturières de l'Angleterre, telles que Londres, Manchester, Birmingham. Ils font une récolte d'hommes abondante dans les provinces d'Irlande, réduites à la misère par les mesures oppressives du cabinet britannique. Le gouvernement puise encore des soldats dans les hôpitaux d'enfans trouvés, et parmi les pauvres que nourrit la charité publique. Il enrôle les hommes jusqu'à l'âge de quarante ans, et il admet au service des enfans au-dessous de seize ans, dont l'éducation s'achève dans les casernes. L'homme de recrue est payé par l'État 23 livres 17 schellings et 6 pences, à peu près 600 francs. Le haut prix des engagemens et la séduction de la taverne attirent sous les drapeaux la populace des villes et les

mendians des campagnes. Un pair des royaumes unis, lord vicomte Melville, disait en plein Parlement, le 18 mars 1817, que les plus mauvais garnemens sont les plus propres à être soldats, et qu'il faut garder les bons sujets dans le pays ¹. Afin de faire apprécier à nos lecteurs, par un dernier trait, l'abjection du métier de soldat en Angleterre, nous leur apprendrons que le gouvernement a souvent fait entrer dans l'armée, en commutation de peine, des criminels condamnés à mort aux assises des comtés.

Autrefois l'enrôlement était à vie. Depuis l'année 1806, on peut s'engager pour sept ans ou pour toujours; mais le service illimité est encouragé de préférence, et des primes sont accordées aux rengagemens. Les hommes passaient à leur gré, des corps volontaires et de milice locale, dans l'armée de ligne. Dans ces

¹ *The worse men are the fittest for soldiers. Keep the better at home.*

derniers temps, le système continental, en diminuant les fabrications, avait transformé en soldats un grand nombre d'ouvriers sans travail. Malgré ces deux avantages, il a été reconnu que le recrutement habituel ne suffisait pas pour remplir les vides causés par l'état de guerre; on a eu recours à la milice permanente. La puissance législative a offert des commissions d'officiers dans les régimens de ligne, aux officiers de milice qui persuaderaient à un certain nombre de leurs soldats d'y entrer avec eux. L'effet de cette mesure n'a jamais manqué dans des troupes provinciales, où, d'après l'institution, les grades sont distribués à peu près en raison des propriétés foncières et de l'influence dans la province. A la fin de la guerre d'Espagne, il arrivait au corps deux fois plus de recrues sortant de la milice que d'autres. Ainsi, le service forcé était devenu par le fait le principal élément de la formation de l'armée. Ceci explique pourquoi le peuple qui sait le mieux compter, s'est résigné

à l'établissement dispendieux et peu utile en apparence de la milice permanente. La bonne espèce d'hommes qu'elle fournissait mitigeait les fâcheux résultats de l'enrôlement immédiat. L'armée anglaise réparant promptement ses pertes avec des soldats déjà rompus à la vie militaire a été plus redoutable aux ennemis.

L'ARMÉE reçoit, pour les mouvemens et les opérations, les ordres du secrétaire d'État au département de la guerre et des colonies (*secretary of state for war and colonies*). Ce ministère, l'un des premiers emplois du cabinet, a été confié successivement, pendant la durée de la guerre de Portugal et d'Espagne, à lord Castlereagh, au comte de Liverpool et à lord Bathurst. L'administration de la comptabilité des troupes d'infanterie et de cavalerie (l'artillerie et le génie appartiennent à un département séparé), leur habillement, leur budget, les vivres de la guerre, les marches, l'in-

terprétation des actes du Parlement, relatifs à l'armée; le contre-seing des ordonnances royales sur la matière, constituent les attributions d'un autre office ministériel, celui du secrétaire de la guerre (*secretary at war*). L'office a été occupé dans ces derniers temps par sir James Pulteney, et ensuite par lord vicomte Palmerston. Le secrétaire d'État pour la guerre et les colonies et le secrétaire de la guerre sont, le plus souvent, étrangers au métier des armes. C'est au talent parlementaire ou à l'influence des partis qu'ils doivent leur élévation. Un officier-général, avec le titre de commandant en chef (*commander in chief of all His Majesty's forces*), est chargé du personnel de l'armée. La discipline, l'instruction, l'avancement, le recrutement, les remontes le concernent. Il surveille l'exécution des ordonnances et des lois, et il prépare les réglemens qui doivent les expliquer ou suppléer à leur silence.

Le commandement en chef des forces fut

long-temps un emploi subalterne. Celui qui l'exerçait était tenu à grande distance du pouvoir. Comme l'armée, peu nombreuse, courait peu de chances, on se traînait sans variation dans les vieux errements. Les commissions et les faveurs royales étaient accordées sans discernement. On nommait enseignes, des enfans, à l'époque où l'on eût dû leur mettre le rudiment à la main; et, dès qu'ils entraient dans l'adolescence, il n'était besoin, pour les porter à la tête des régimens, que du temps nécessaire à l'insertion dans la Gazette des promotions qu'ils obtenaient coup sur coup. Les lieutenans-colonels et les majors avaient des compagnies que d'autres commandaient. Les corps d'officiers étaient presque toujours incomplets, et ceux-là seuls résidaient au régiment, qui n'avaient pas assez d'argent pour payer un congé. L'administration et la comptabilité étaient livrées à un brigandage qui rendait misérable la condition du soldat.

Les mauvaises comme les bonnes doctrines

se lient et réagissent les unes sur les autres, pour rendre plus complet le mal ou le bien. Les régimens étaient aussi ignorans que mal conduits. On avait des ordonnances de manœuvre, mais anciennes et imparfaites, et comme les troupes n'étaient soumises sur ce point à aucun contrôle, les suivait qui voulait. On ne pouvait pas embrigader, parce que chaque chef de corps faisait manœuvrer les soldats à sa guise. Trois ou quatre régimens que le hasard réunissait, ne savaient comment se raccorder. L'infanterie ne conservait pas des distances égales, et ses mouvemens étaient continuellement ondulés. C'était pire encore dans la cavalerie. Les officiers de toutes les armes ne faisaient que boire et mener vie joyeuse. On payait des soldats, on n'avait pas d'armée.

La nomination de Frédéric duc d'York au commandement en chef, est le commencement d'une ère nouvelle pour l'armée anglaise. Son éducation fut dirigée vers la carrière des armes. Il profita jeune encore d'un long séjour sur le

continent, pour suivre et étudier, dans son organisation intérieure, l'armée prussienne qui passait alors pour l'armée classique de l'Europe. La place de commandant en chef fut rehaussée par le choix qu'on fit de lui en 1795 pour la remplir. Si ses revenus n'ont pas toujours suffi pour mettre les personnes qui l'entouraient hors des atteintes de la séduction, au moins son rang et son caractère l'ont élevé au-dessus d'une foule d'intrigues journalières et subalternes. Il a pu attaquer quelques abus invétérés. Les ministres auraient-ils rejeté une proposition utile, quand elle était présentée par le fils chéri du roi d'Angleterre, par le prince qui, après la reine, était le premier dans le cabinet derrière le trône ? Le duc d'York est né avec un esprit plus juste qu'étendu. Le goût de ses fonctions et le sentiment de son devoir ont vaincu son penchant naturel à la dissipation. Voyant beaucoup par lui-même, quoiqu'il ait l'assistance de collaborateurs habiles, et connaissant personnellement tous les chefs et un

grand nombre d'officiers, il a conduit et administré l'armée comme un bon colonel mène la famille de guerriers dont il attend sa réputation. Nous dirons en leur place quelques-unes des améliorations qu'il a introduites dans le service. Il n'a pas vaincu à la tête des Anglais, parce qu'il était général à une époque où l'Angleterre n'avait que des rois pour alliés; mais dès que la cause britannique s'est appuyée sur les passions et les intérêts des peuples, il a préparé aux soldats les moyens de vaincre. L'opinion du bien qu'il a fait a triomphé du souvenir de ses malheurs à la guerre, des préventions naturelles des Anglais contre les princes du sang royal, et même du scandale de ses déportemens domestiques. Lorsque, par suite de l'enquête parlementaire de 1809, le duc d'York resta éloigné pendant deux années du commandement en chef, chaque officier disait : « Je m'en réjouis comme citoyen; j'en suis affligé comme soldat. »

Nous ne connaissons pas de troupes mieux disciplinées que les troupes britanniques. Entre plusieurs causes de leur prééminence sous ce rapport, nous dirons la première, celle qui nous paraît la plus influente et qui, appliquée à l'armée française, y produirait un effet diamétralement opposé. Tant il est vrai que les variétés de caractère et de condition conduisent à employer des moyens différens pour parvenir au même but !

Les soldats et les officiers forment en Angleterre deux classes séparées par une barrière presque infranchissable. C'est la conséquence des institutions du pays. Une armée, levée au moyen de la conscription, choisit ses officiers dans son sein, parce qu'elle est sûre d'y trouver des citoyens, et parce que la patrie doit à ses enfans l'accomplissement entier de leur destinée, en quelque situation qu'elle les place. Une armée recrutée à prix d'argent a droit seulement à ce qui lui fut promis lors de l'engagement que ses membres ont contracté, et la

hallebarde de sergent est le *nec plus ultra* de l'ambition de l'enrôlé volontaire. Une pareille armée ne devient nationale que par l'entremise d'officiers pris hors de ses rangs, et dans la sphère des intérêts sociaux. A leurs yeux les soldats sont des instrumens passifs, des rouages qu'il faut abondamment graisser et soigneusement entretenir, pour que la machine produise son effet en toute occasion.

La distinction des classes établit donc quelque ressemblance entre l'armée anglaise et l'armée russe; car la principale force de celle-ci vient de ce que des masses d'hommes ignorans se laissent mener à l'aveugle par des hommes plus éclairés qu'eux.

Le soldat anglais est stupide et intempérant. Une discipline de fer tire parti de quelques-uns de ses défauts, et amortit les autres. Son corps est robuste à cause des exercices de force auxquels sa jeunesse a été accoutumée. Son ame est vigoureuse, parce que son père lui a dit et ses chefs lui répètent sans cesse que les enfans

de la vieille Angleterre, abreuvés de porter et rassasiés de bœuf rôti, valent chacun pour le moins trois individus de ces races pygmées qui végètent sur le continent d'Europe. Quoique d'une complexion sanguine, il n'a pas un élan extraordinaire, mais il tient ferme; et lancé à propos, il marche en avant. Dans l'action, il ne regarde pas à droite ni à gauche. Le courage de ses coopérateurs augmente peu son courage, leur abatement pourrait diminuer, mais non éteindre son ardeur. Quand des hommes de ce caractère reculent, ce sera à force de coups de bâton et non avec des mots heureux que vous parviendrez à les ramener au combat. A nos Français il faut toujours parler; avec les Anglais, jamais. Ceux-ci ne font pas de plan de campagne, ils ne combinent rien, et ils sont encore plus loin de rien imaginer. Leurs passions n'ont de vivacité que dans un cercle circonscrit. Ils ne connaissent qu'une seule manière d'exprimer ce qu'ils sentent, et les huzzahs, dont fut salué parfois dans son camp

ou sur le champ de bataille un général heureux, ne diffèrent en rien du brutal encouragement offert par la populace de Londres au boxeur qui charme ses loisirs.

On ne dira pas des Anglais qu'ils étaient braves à telle rencontre. Ils le sont toutes les fois qu'ils ont dormi, bu et mangé. Leur courage, plus physique que moral, a besoin d'être soutenu par un traitement substantiel. La gloire ne leur ferait pas oublier qu'ils ont faim ou que leurs souliers sont usés. Chaque soldat reçoit tous les ans un habillement complet. La moindre solde dans l'armée est d'un schelling, près de vingt-cinq sous par jour, sur lesquels, après certaines déductions opérées pour fourniture de vivres, d'habits, d'objets de même entretien, il reste deux pences et demi, au moins cinq sous, à l'entière disposition du soldat. Cette paie, modique en Angleterre en raison du prix excessif des denrées, se trouve être sur le continent plus que double de la paie des Allemands et des Français. On

ne connaît ni arriérés de solde, ni retenues illégales. Le soldat anglais mange beaucoup, et surtout de la viande; il boit encore plus qu'il ne mange. Dans son île la bière est sa boisson habituelle. Au dehors, on lui distribue du vin, quand le pays en fournit. Il ne saurait en campagne se passer de liqueurs fermentées, et le rhum vient à propos ranimer ses esprits dans le moment du danger.

On est frappé des contrastes qu'offrent les armées dans leur économie animale et leur train de vie journalier. Voyez les bataillons français arriver au bivouac après une marche longue et pénible. Dès que les tambours ont cessé de battre, les havresacs, déposés en rond derrière les faisceaux d'armes, dessinent le terrain où la chambrée doit passer la nuit. On met bas les habits; vêtus seulement de leurs capotes, les soldats courent aux vivres, au bois, à l'eau, à la paille. Le feu s'allume; bientôt la marmite est dressée; les arbres apportés de la forêt sont grossièrement façonnés en pieux et en poutres.

Pendant que les baraques s'élèvent , l'air retentit en mille endroits à la fois des coups de la hâche et des cris des travailleurs. On dirait la ville d'Idoménée bâtie par enchantement sous l'influence inaperçue de Minerve. En attendant que la viande soit cuite , nos jeunes gens , impatients de l'oisiveté , recousent les sous-pieds à la guêtre , visitent les gibernes , nettoient et éclaircissent les fusils. La soupe est prête ; on la mange. Si le vin manque , la conversation est calme sans être triste , et on ne tarde pas à chercher dans le sommeil les forces nécessaires pour entreprendre la fatigue du lendemain. Si au contraire la liqueur inspiratrice des propos joyeux , transportée dans des tonneaux ou dans des outres , sur les épaules des coureurs qu'on avait envoyé chercher de l'eau , est arrivée au camp , la veillée se prolonge. Les anciens racontent aux conscrits rangés autour du feu les batailles où le régiment a donné avec tant de gloire. Ils frémissent encore d'allégresse en exprimant le transport dont on fut saisi , quand l'Empereur,

dans de autres ^{sur la grande} ~~part~~ des lacunes

si au contraire la lieueuse
impératrice des jours joyeux ~~arrivait~~ transporté dans des tombeaux ou
juste avant d'être enterré dans le cœur
et arrivé au camp; la veille se prolonge.
Les anciens racontent des combats rangés
autour du feu les batailles et le régime
a donné avec tant de gloire. Ils faisaient encore d'allégresse
~~sans cesse~~ en se plaignant la
troupe est dans le feu saint; guerres. L'en-
jeux qui se voyait bien loin apparu tout à coup, devant le front
du général, ~~sur son~~ sur son char et blanc
et noir de son mamelouk. ~~Il~~

Il oh! quelle déconfiture on en fait de leurs et

Des grossiers

- " si le son se fait de ~~à~~ des régiments qui
- " était à notre droite se fut battu cour
- " - me le nota, si la cavalerie se fut trouvée
- " la ou moment au l'onneur le commun
- " à fleuve, si le général eût la revue
- " eût égale en valeur et en courage celui
- " qui commandait l'avant-garde par
- " un de ces gens là, par un seul rien
- " -rait échappé, si... quelquefois, le diable venait
- " ~~refuser~~ et l'aurait communi à

Pages 232 et 233.

Tome 1^{er}



qu'on croyait bien loin, apparut tout-à-coup devant le front des grenadiers, monté sur son cheval blanc et suivi de son Mamelouck. « Oh ! » quelle déconfiture on eût fait des Russes et des Prussiens, si le régiment qui était à notre droite se fût battu comme le nôtre ; si la cavalerie se fût trouvée là au moment où l'ennemi a commencé à fléchir ; si le général de la réserve eût égalé en talent et en courage celui qui commandait l'avant-garde ! Pas un de ces gueux - là , pas un seul n'aurait échappé.... » Quelquefois la diane retentit, et l'aurore commence à poindre avant que les conteurs aient fini. Cependant on a souvent humecté le récit, et il est aisé de s'en apercevoir à la contenance de l'auditoire. Mais l'ivresse des Français est gaie, scintillante et téméraire ; c'est pour eux un avant-goût de la bataille et de la victoire.

Tournez vos regards vers l'autre camp, voyez ces Anglais fatigués, ennuyés et presque immobiles ; attendent-ils, comme les spa-

his des armées turques , que des esclaves dressent leurs tentes et préparent leurs alimens? Cependant on leur a fait faire à pas comptés une marche très-courte , et ils sont arrivés avant deux heures après-midi sur le terrain où ils doivent passer la nuit. On leur apporte le pain et la viande. Le sergent distribue le service et les corvées; il dit où est l'eau , où est la paille et quels arbres il faut abattre. Quand les matériaux sont arrivés , il montre la place où chaque pièce de bois doit être posée; il réprimande les maladroits et corrige les paresseux. Le fouet est peu propre à éveiller l'intelligence , et on s'en aperçoit à la lenteur avec laquelle se dressent des baraquements informes. Où est donc l'esprit industriel, entreprenant de cette nation qui a devancé les autres dans le perfectionnement des arts mécaniques? Les soldats ne savent faire que ce qu'on leur a commandé; au-delà de la routine tout leur est embarras et désappointement. Une fois sortis de la discipline (et peut-on

faire la guerre sans en sortir souvent?), ils se livrent à des excès qui étonneraient les Cosaques; ils s'enivrent dès qu'ils le peuvent, et leur ivresse est froide, apathique, anéantisante. La subordination de tous les instans est la condition *sine quâ non* de l'existence des armées anglaises. Elles ne sont pas composées d'hommes faits pour jouir avec modération de l'abondance, et on les verrait se débâter dans la disette.

Les Anglais des classes inférieures sont peu sensibles à la honte; l'honneur, mobile trop délicat pour des organes épais, est remplacé chez eux par l'esprit public. L'attachement exclusif à leurs manières leur inspire du mépris pour les mœurs d'autrui et sert de préservatif contre la désertion. Ils sont enclins à la mutinerie; mais des punitions cruelles les contiennent dans le devoir. Pour la moindre faute, on fait mettre debout et à plat contre une échelle le soldat nu jusqu'à la ceinture, et dans cette position les tambours du régiment

lui déchirent les épaules avec un fouet garni de neuf lanières. Depuis quelques années, on a limité à cinq cents le nombre de coups qui peuvent lui être appliqués dans une vacation, sauf à recommencer le lendemain et les jours suivans, jusqu'à l'entier accomplissement de la peine. Le fouet et la mort étaient autrefois les seuls châtimens usités dans l'armée. On a introduit ensuite l'emprisonnement solitaire; mais on regarde généralement cette punition comme trop douce, pour des troupes composées de paysans grossiers et d'ouvriers dépravés.

Les sous-officiers anglais sont excellens; leur courage et leur talent s'arrêtent là, et il ne leur est pas permis de monter plus haut. Nommés par le commandant du corps, ils ne peuvent être cassés que par une sentence de Cour martiale. Leur autorité s'agrandit de menus détails d'inspection, de discipline, et d'instructions journalières, que dans d'autres armées on se garde bien de leur abandonner.

Loin de regarder les jeunes officiers qui arrivent au régiment comme des usurpateurs d'emplois, ils sont pour eux des conseillers utiles, et des mentors respectueux. En Angleterre, on vit sur le passé; le mot égalité retentit rarement aux oreilles du citoyen, jamais à celles du soldat. De temps à autre, et surtout pendant la guerre, un sergent devient enseigne; c'est à peu près son bâton de maréchal, et il n'est pas tenté d'en murmurer: tant les classifications sociales sont profondément gravées dans sa tête! Bien plus, il arrive souvent que les camarades du parvenu lui reprochent de la gaucherie et des habitudes incohérentes avec sa position nouvelle. On est *gentleman* par naissance ou par éducation; on ne saurait le devenir par brevet.

Les officiers anglais ont, pendant longtemps, obtenu peu de considération en Europe et dans leur propre pays. L'éducation publique y a une direction opposée à la profession des armes. La science de détruire

n'est pas au nombre de celles qu'on enseigne dans les écoles de Westminster et de Harrow, ou dans les universités d'Oxford et de Cambridge. L'empire britannique doit à l'adjudant-général Jarri, fondateur du pensionnat de High-Wycombe, dans le comté de Buckingham, le premier établissement où l'on ait appliqué les mathématiques aux différentes branches de l'état militaire. Plus tard, une école spéciale (*royal military College*) a été instituée sous les auspices du duc d'York et sur un plan plus vaste. Elle est divisée, d'après l'âge des élèves, en deux départemens fixés à Eton et à Sandhurst, près de Windsor. L'enseignement est calqué sur ce qui se pratique en France. On y admet gratuitement les orphelins des officiers morts au service; et pour les enfans des officiers vivans, on abaisse le prix de la pension au prorata de la solde de leurs pères.

On a formé par ce moyen une pépinière d'officiers. L'atmosphère du pays est trop

imprégnée d'idées libérales pour qu'on puisse craindre que des séides du pouvoir sortent des écoles du gouvernement. D'ailleurs, il n'est pas nécessaire, pour entrer au service, d'avoir été élevé au Collège royal militaire. Le commandant en chef choisit les sous-lieutenans, appelés enseignes dans l'infanterie, et cornettes dans la cavalerie, parmi les jeunes gens appartenant aux familles intéressées au maintien de l'ordre. Depuis le commencement du siècle présent, le métier des armes a pris faveur dans les hautes classes de la société. Cependant le défaut de naissance n'est un motif d'exclusion pour qui que ce soit. L'aristocratie anglaise se complique d'orgueil nobiliaire, d'intérêt pécuniaire et mercantile, de talent, d'exercice de l'autorité, de propriété industrielle et territoriale; elle est compacte et redoutable aux prolétaires, parce que tant d'éléments de nature différente ne se combattent pas entre eux.

En Angleterre, à la différence des autres

pays, les hommes des classes élevées sont généralement plus forts et de plus haute taille que le bas peuple; cela vient de leur vie campagnarde et turbulente. Les réglemens sur l'admission au service exigent des candidats aux sous-lieutenances l'âge de seize ans et une bonne constitution physique. Les officiers passaient autrefois pour être ignorans et débauchés; cependant la plupart d'entre eux ont reçu une éducation libérale. Quelques-uns conservent dans les camps des habitudes laborieuses. Ils écrivent, et quelquefois font imprimer des journaux de voyage et de guerre, où la sincérité de l'observateur brille plus que son talent d'observation. On a vu des jeunes gens, déjà parvenus au grade de capitaine, profiter de quelques intervalles d'inactivité pour reprendre aux écoles leurs études trop tôt interrompues. On en rencontre un bien plus grand nombre qui, dans le mouvement d'une vie dissipée, oublient le peu qu'ils ont appris.

Au reste, nos voisins d'outre-mer sont sé-

rieux jusque dans leur intempérance. Les orgies du quartier-général et des tavernes de régiment ne sont pas bruyantes, et elles deviendront plus rares, à mesure que la bonne compagnie perd l'habitude de s'enivrer. Vous ne trouverez pas chez les officiers anglais ce culte délicat et exclusif de l'honneur qui repousse la moindre faiblesse devant l'ennemi avec plus d'horreur qu'un attentat à l'ordre social. Vous y trouverez encore moins la touchante alliance des chefs avec les soldats, la paternité des capitaines, la simplicité de mœurs des lieutenans et sous-lieutenans, la communauté affectueuse de souffrances, qui ont fait la force de nos armées de la révolution. Mais le patriotisme inébranlable et la bravoure éprouvée et continue se présenteront de partout. Dans un pays où l'argent est le mobile universel, les officiers en reçoivent peu. Malgré la dépréciation successive de la monnaie, leur solde n'a presque pas varié depuis le temps de Guillaume III. Les soins économiques des compagnies sont du fait des